



Sorriso

« La musique mérite le respect pas l'impudeur des caméras et la grossièreté du feu des projecteurs. »

“L’amour prépare l’âme à la mort” disait Kateb Yacine. Dousty, ce fou amoureux de la vie, a déserté la jam du dimanche au Bab-Ilo pour s’y installer pour l’éternité.

Entretien avec Sorriso réalisé par Sifal Amara
Sorriso artiste peintre, égyptologue et musicien nous parle de son pote Léonidas Batista Dos Santos alias « Dousty » qui nous a quitté en mars de cette année et avec qui il animait la jam du dimanche au Bab-Ilo.

Comment s’est passée la rencontre avec Dousty ?

La rencontre avec Dousty, c’était très drôle. Dousty était comme un oiseau, difficile à attraper. À Rio, au milieu des années 50, c’était déjà un personnage, une sorte de playboy au milieu des intellectuels. À Copacabana, il y avait beaucoup de groupes de réflexion et de mouvements intellectuels. Il se baladait librement dans ces différents cercles qui voulaient changer le monde. Nous, on se croisait plutôt dans des lieux où l’on pouvait écouter du jazz, notamment à Ipanema rue St-Romain chez Robert Célerié, un français fan de jazz. Chez lui, c’était comme aller à la messe, du matin au soir on écoutait, on ne parlait pas. Un jour, j’y croise un mec tête à l’envers sur les bras les pieds en l’air contre le mur avec la musique qui tournait derrière, sans cesse, c’était très étrange. Il est resté là des heures sans bouger, puis il a ouvert les yeux et m’a dit « ça va ? »... C’était Dousty qui a toujours pratiqué le yoga. Il étudiait à l’École nationale de Musique le piano, les arrangements. Moi, j’étais aux Beaux-Arts. On a commencé à se côtoyer dans toutes sortes d’endroits atypiques. Il était déjà bien connu des plages car champion de Frescobol 1. Puis il a disparu pendant un moment. Quand on s’est retrouvé, il m’a encouragé à apprendre la musique. J’écoutais beaucoup de jazz mais je ne pratiquais pas. Au Brésil, c’était l’époque des trios. Il y avait beaucoup de clubs et Dousty voulait monter sa formation. J’étais attiré par le trombone. Grâce à Célerié, on pouvait écouter toutes les nouveautés. Mes débuts au trombone étaient difficiles, mais nous étions très spontanés. Dousty avait trouvé un plan au Costa Brava, un Club Chic. Il était avec Elisabeth sa première femme, professeure de français, et

parlait déjà anglais et français parfaitement.

On répétait chez lui et son piano prenait presque toute la place. Après quelques répétitions rapides, on est allé jouer : piano, trombone, basse, sax et, à la batterie, Luis « frenetico » qui un jour avait fait tomber la batterie dans la piscine, il jouait comme un fou ! Moi j’étais le seul non musicien. Je flippais, Dousty m’encourageait sans cesse. Au début c’était dur, mais l’équipe débordait d’énergie.

Vous ne faisiez pas encore de percussions à cette époque ?

Moi et Dousty avons commencé les percussions plus tard en Europe. Dousty est parti pour le conservatoire de Nice. Il ne pouvait pas rester en place, il bouffait la vie. Il est monté très tôt sur Paris, là où il fallait être au début des années 60. Il a pu s’épanouir, il sentait tout de suite les gens et les endroits où il était bien. Le yoga, la musique, l’expression corporelle au Brésil sous la dictature, c’était très dur en raison du caractère subversif de ces mouvements. Son énergie et son charisme ont tout de suite collé à l’atmosphère parisienne où il a très vite été sollicité. Contrairement à moi, et malgré les contraintes, il se débrouillait pour voyager. Il allait de l’avant constamment. Il ne perdait pas de temps avec les gens ou les choses qui ne lui ressemblaient pas. Pour ma part, je suis arrivé en Italie en 1969.

Il a également bien connu New York ?

Dousty a beaucoup voyagé à New York. Aux côtés de Art Blakey et Cecil Taylor, il a participé au Harlem Jazz Mobile pour sensibiliser les quartiers à la musique, la culture et aux arts en général. Le Jazz Mobile a contribué à aider les quartiers défavorisés et a vu naître le free jazz. Le mouvement free avait l’intention de briser les normes de l’Amérique blanche qui conditionnait Harlem. Dousty était bien sûr de la partie, son comportement était « culture », il agissait, il était en mouvement permanent. Il voulait que je le rejoigne, mais moi j’étais moins fougueux... En Italie, je vivais de l’artisanat du cuir. Au Brésil, j’étais l’un des pionniers de la fameuse foire hippie d’Ipanema. J’espérais pouvoir étudier réellement la musique que je prenais très au sérieux. Dousty passait me voir à Rome. Il avait déjà de nombreux contacts en Italie. C’était très vivant : Fellini, très populaire, filmait dans toute la ville, c’était super. Mais Dousty voulait que je le rejoigne. Après quelques années passées à Rome, je suis monté sur Paris, c’était extraordinaire, ça grouillait de liberté et de richesse. Contrairement à aujourd’hui des groupes jouaient partout dans les rues. Puis est arrivé l’époque du Tribulum, magasin d’antiquités au cœur des Halles ouvert par Jean-Paul Favand qui proposait également des animations culturelles. Dousty y travaillait le piano et ses compositions. On a rencontré Jo Maka qui était déjà un personnage central des Halles. Ils étaient très importants dans le quartier. Jean-Paul était ravi et nous laissait carte blanche. Puis est arrivé Nana Vasconcelos pour démarrer sa carrière en Europe et moi je travaillais la musique au travers des percussions qui me permettaient de mieux gagner ma vie. La question noire était au cœur de nos discussions et Dousty nous parlait de ce qui se passait aux Etats-Unis. Nous voulions soulever le problème du racisme à travers la culture et évidemment la musique, terrain d’expression accessible à tous. Il fallait apporter un message, on écoutait beaucoup Art Blakey and The Messengers, on ne pouvait pas simplement faire de la musique pour plaire et frimer, il nous fallait aussi une dimension spirituelle et engagée. Ainsi est né le groupe « Sacy Perere », personnage du folklore brésilien et qui représentait dans notre culture une sorte de messenger. On a monté cette formation autour de cette idée. Dousty a fait un passage au festival de Lagos au Nigéria où il a

rencontré Rafael qui accompagnait Gilberto Gil aux Congas.

Ils sont rentrés ensemble à Paris et Rafael a immédiatement rejoint le groupe. On se complétait. Rafael avait une culture ethnographique forte et était initié au Candomblé 3, moi j'avais le bagage de mes études aux Beaux-Arts, et Dousty le vécu et la formation musicale. C'était comme un petit groupe de recherche sur nos racines et les messages que notre culture afro-brésilienne avait à transmettre. Les gens de tous horizons étaient très réceptifs et se sentaient concernés par ces questions. Comme une thérapie, on organisait des débats sur les arts et la culture de nos racines mais la musique était le moyen le plus approprié pour toucher les gens. Plus tard on a introduit José, le blanc dugroupe, c'était essentiel que le groupe présente une pensée universelle et ouverte. Peu de temps après, Alfredo et Dulcinea chanteuse et prêtresse Candomblé nous ont rejoints. Le Candomblé a des racines très anciennes. Dousty et moi en avons une connaissance culturelle et Alfredo était initié par sa mère. Nous cherchions à travers cette tradition des racines communes à l'humanité. Malgré le groupe, Dousty restait très libre et continuait à voyager, notamment à New-York, où il travaillait avec des gens de ladanse moderne et ésotérique. Mais dès qu'il revenait il avait sa place. Il partageait le piano avec Alfredo et jouait des percus. L'expression corporelle, la créativité du groupe sortait de l'humain ; il fallait sentir les choses et les vivre avant de les juger. On organisait beaucoup de débats sur la musique, les cultures du monde, et brésilienne notamment, avec Maurice Culas et Francis Bebey à la Maison des Jeunes de St Germain-des-Prés. La parole n'était pas tout, il y avait une volonté que celle-ci se transforme en action. On enseignait aux jeunes la musique, les traditions. Dousty et moi adorions ça. Sacy Perere nous tenait très à cœur et l'argent ne pouvait nous détourner de l'essence du groupe. CBS qui produisait des vedettes comme Touré Kounda, Tania Maria nous a approché, mais Sacy échappait au commerce. Cependant, nous étions très sollicités : nous avons fait la première partie de Nougaro, joué à l'École des Mines, on nous demandait en Allemagne, en Suisse dans des écoles d'ethnologie.

Et il y eut ce documentaire sur Sacy Perere.

Nous avons investi le théâtre noir de Ménilmontant. On avait monté un spectacle sans moyens avec un rituel candomblé - la danse, les personnages, les divinités, les vêtements -, et on l'a mis en scène. Deux jeunes cinéastes allemands ont décidé de faire un documentaire sur nous. Dans la deuxième partie du film, on a tourné dans le « sanctuaire » de Dousty, une sorte de cave à Pernety pleine d'objets et d'instruments rapportés de ses voyages. Rafael était déjà à l'hôpital, malade d'un cancer. Peu de temps après il est décédé. On était vraiment perdu car c'était un pilier. Il y a eu un réel engouement autour du documentaire programmé en Angleterre dans des festivals de jazz, au festival d'ethnologie en Suisse et au Musée de l'Homme avec Jean Rouch. Mais sans Rafael le groupe n'a pas tenu, chacun est retourné à ses affaires. Dousty travaillait avec Koffi Koko et s'occupait de sa famille à Presles. Il avait toujours de nombreux projets. Récemment, il avait écrit une mise en scène, un scénario, dédié à des divinités, qu'il voulait présenter dans des festivals en Afrique. Quand il est revenu au Bab-Ilo, il était très heureux de l'ambiance qui y régnait. La musique mérite le respect, pas l'impudeur des caméras et la grossièreté du feu des projecteurs. Les dimanches, il a fait de la jam son univers, son terrain, comme tous les espaces qu'il pouvait investir de temps en temps. Il fallait calmer son enthousiasme difficile

à contenir. Il voulait également reformer Sacy Perere au Bab-Ilo, mais j'avais peur qu'on s'enferme dans le passé car ce groupe était une école à remettre dans son contexte. Nous avons évolué musicalement et l'époque a changé. J'ai compris à ce moment qu'il était mal et l'anxiété, les soucis, ce n'était pas son truc. Jusqu'au bout il a gardé cette force et ce statut d'être exceptionnel. Il avait une mentalité et une santé de fer, les médicaments et les lits d'hôpitaux ne lui correspondaient pas. Il avait une vie très saine. Les dernières fois qu'on s'est vu, il venait à la maison et on parlait de mythologie égyptienne. Il était fasciné par cette approche de la mort très différente de notre approche moderne...

...Un soir, au Bab-Ilo, je lui demande : « Oh Dousty, tu es sur la rampe de départ ou quoi ? ».

Il m'a répondu : « t'inquiète pas, je vais ramer jusqu'à la prochaine destination... ».

1
jeu de raquettes très populaire au Brésil, notamment sur les plages de Copacabana et Rio de Janeiro.

2
ou Saci Pererê, personnage malicieux du folklore brésilien et ayant des origines dans la mythologie africaine et européenne

3
Religion afro-brésilienne, mélange de catholicisme, de rites indigènes et de croyances africaines.



Dousty

“Son comportement était “culture”, il agissait et était en mouvement permanent.”